

## CULTURE

## Les tubes des années 1947 à 1967 aux Trois Baudets

**SPECTACLE** À Paris, le théâtre créé par Jacques Canetti fait revivre les artistes que le producteur lança il y a 70 ans. Les textes les plus célèbres de Brassens, Brel, Vian, Devos ou encore du tandem Pierre Dac et Francis Blanche sont à réentendre jusqu'au 26 juillet.

VALÉRIE SASPORTAS  
vasportas@lefigaro.fr

Une atmosphère joyeuse baigne la salle quasi pleine aux 247 fauteuils en velours rouges des Trois Baudets, théâtre situé à deux pas des Deux Anes, près du Moulin Rouge à Paris. L'ambiance sait y faire. C'est un bon comédien. Dans quelques minutes, Maxime Costa sera sur scène, costume rayé, neud papillon, incarnant tout à tour, une heure et demi durant, les plus grands noms de la chanson française et les humoristes phares du milieu du XX<sup>e</sup> siècle, découverts par Jacques Canetti. Il campe aussi le producteur, qui a fondé ce

théâtre, en 1947. C'était un 15 décembre, rue Custou à l'époque ; 70 ans cette année. Sans attendre de fêter son anniversaire, le théâtre déroule jusqu'au 26 juillet un spectacle gorgé de bonne humeur : Un été aux Trois Baudets, la chanson française des années 47 à 67 revisitée. Sur la scène, Maxime Costa ouvre le bal avec Robert Lamoureux et L'Histoire des roses, dont seuls ceux âgés de 20 ans en 1950 se souviennent vraiment. Trois musiciens entourent le comédien : Alexis Amerillis au piano et à la trompette, Victor Paimblanc à la basse, Valentine Du-teuil au violoncelle. Tous trois chantent aussi. Leurs voix projettent dans le présent des tubes d'antan surgis des archives so-

nores : Clopin-Clopan d'Henri Salvador, Un jour tu verras de Mouloudji, Le Déserteur de Boris Vian. Piste restante de Guy Béart, Les Bleus de Zizi Jeanmaire, Quand on n'a que l'amour de Jacques Brel... De la chanson et du théâtre. Sur les planches, les artistes campant Pierre Dac et Francis Blanche rejouent Le Sir Robin/Drumath Duval en faisant rire le public ; le sketch du Duamier de Fernand Raynaud n'a pas pris un ride.

#### « De grands introvertis »

« Prenez le temps de regarder les 20 affiches des Trois Baudets époque de Jacques Canetti ! Elles parlent d'elles-mêmes. Au fil des spectacles de plusieurs mois, mon père faisait

grandir lentement ses artistes », confie au Figaro la fille de Jacques Canetti, Françoise Canetti, qui porte toujours haut l'audace et l'esprit de son père, notamment à travers des disques-livres pour enfants.

« Brassens, Brel, Béart, Vian, Leclerc, Devos, Guinsbourg (pour ne citer qu'eux) étaient totalement débutants et inconnus, poursuit-elle. On a du mal à l'imaginer aujourd'hui. Comment faire de ces grands introvertis des hommes de scène ? Enfant, je les ai tous vu débiter. Mon père les portait avec sa légendaire confiance et son talent de producteur. Il les poussait à écrire, les encourageait à passer 3-4 chansons tous les soirs devant le public, enregistrât leur disque. » Mémoire à vif, Françoise

Canetti se souvient des débuts de ces futures stars hexagonales. « C'était très difficile. Ce qu'ils écrivaient était totalement nouveau pour l'époque. Et ce qui était nouveau demandait le temps de s'imposer. Mon père prenait ce temps. Il y avait l'Alchimie des Trois Baudets. Les artistes s'entraidaient, flâtaient, chahutaient. » La plupart sont morts. Mais, 70 ans plus tard, leurs textes et chansons demeurent. Le spectacle permet de les réentendre. Comme lorsqu'à la fin le public chante, polycoyé en main, L'Orage de Brassens. On le fredonne encore après avoir quitté la salle. ■  
64, bd de Clichy (XVII<sup>e</sup>), 20 heures, 10 €. Info : lestroisbaudets.com

## La chapelle rêvée de Pierre Yovanovitch

**ART** Une fresque signée Claire Tabouret ont désormais l'antre varois cher à l'architecte parisien.

BEATRICE DE ROCHEBOUËT  
bde@lefigaro.fr  
ENVOYÉ SPÉCIALE À FABRÈGUES

Pour faire une œuvre magistrale, il faut être deux. Pierre Yovanovitch, architecte d'intérieur bien connu de la place de Paris, et Claire Tabouret, artiste française vivant depuis 2015 à Los Angeles, se sont rencontrés. Ou plus exactement trouvés. Pour chacun, à un moment important de leur vie.

Dans la petite chapelle jouxtant son château du XVII<sup>e</sup> siècle avec ses quatre tours rondes coiffées de tuiles vernissées symbolisant les saisons, Pierre voulait un espace intime propice au recueillement et à la méditation. Ce passionné d'art contemporain, qui a mis cinq ans à réhabiliter cette bâtisse de Fabrègues, avait dans la tête une fresque qui pourrait le replonger dans les questionnements de son enfance pour comprendre ce qu'il s'est devenu. Et retrouver la paix intérieure dans cet endroit loin du monde, surplombant un champ immense bordé par la forêt à perte de vue.

Pour sa part, Claire (35 ans) souhaitait livrer sa vision de la vie à travers une fresque de 85 enfants. Tous semblent venir d'un autre monde pour interroger le visiteur et permettre à chacun de trouver des réponses sur son existence. Cette commande in situ fut une première pour celle qui a fait le choix de la solitude en s'exilant sur la côte ouest des États-Unis, après avoir été propulsée très vite au sommet par l'homme d'affaires et collectionneur François Pinault. Le 12 avril dernier, Pierre a accueilli Claire en résidence. Ce fut quatre semaines de travail intense et d'échanges entre les deux créateurs pour inaugurer cette chapelle le 1<sup>er</sup> juillet dernier, au cœur du har Vau... ■

ouvre sur rendez-vous :  
chapelle@chateaufabregues.com



La fresque Les Enfants de la Chapelle, composée de 85 personnages à échelle humaine, est la cœtère œuvre in situ de l'artiste Claire Tabouret. JULIEN OPPENHEIM

## « L'art apporte des questions plutôt que des réponses »

LE FIGARO. - Comment avez-vous rencontré Pierre Yovanovitch ?

CLAIRE TABOURET. - Lors d'un dîner de vernissage d'une de mes expositions à la galerie Bugada & Cargnel. Je connaissais mon travail. Accroché dans l'entrée de sa maison, il y avait une des œuvres de la série Les Camisoles, avec des enfants saluant étrangement le visiteur. C'est ma première commande in situ. Entre nous, le courant est passé. Ce fut avant tout une rencontre humaine avec un homme, dont la maison est à son image, et un lieu, la chapelle, qui vous invite à vous retrouver.

Que vous a inspiré cette chapelle ?

L'art est quelque chose qui apporte des questions plutôt que des réponses. Or, chapelle rime avec religion, laquelle est censée donner des solutions à ses interrogations. J'aime ce paradoxe. Ici ce n'est pas un espace associé à une église.

C'est un lieu de réflexion qui pousse à la spiritualité. Et cela m'a terriblement inspirée. Depuis des années, je travaille sur le portrait. Je me sens regardée par ma peinture, d'où ces personnages qui scrutent celui qui rentre pour le faire s'interroger. Le choc est frontal. Tous ces regards peuvent déranger. Ils renvoient en miroir à ce que vous êtes.

Quel est votre lien, à tous les deux, avec cette fresque d'enfants ?

Pierre a cette force hors norme du créateur, cette énergie vitale qui pousse à avancer. En tant qu'artiste, je me sens comme lui. Pour nous deux, c'est un mystère. D'où cela vient-il ? Les racines de cette problématique sont à chercher dans la gravité de l'enfance. Pourquoi ne suis-je pas resté à ma place de petit ? Dans ce groupe de 85 enfants, certains sortent du lot derrière leurs costumes inspirés du carnaval. Tous

semblent avoir les mêmes visages. Ils ont un air de famille. L'intensité du regard leur donne une attitude commune. Pourtant, il y en a qui marquent leur différence. Leur destin est déjà tracé.

Dans ce groupe, quel portrait d'enfant vous incarne ?

Il y a en possibilité. Les portraits reflètent la complexité des gens. On ne peut réduire quelqu'un à un visage, cela est trop violent. C'est ce que dit ma peinture. Selon les périodes de ma vie, je me retrouve dans tous ces personnages. Et particulièrement dans le petit frère à côté du grand, dans son costume orange, qui impose sa force par sa discrétion. Le groupe est anxieux. Il peut vous porter et vous détruire. Je suis une solitaire. Ma vie est faite de peuplement et d'isolement. Je renais en regardant, et cherche inlassablement. C'est pas un hasard si je viens d'ac-

Justement, cette chapelle n'est-elle pas une quête qui se mérite ?

Cette œuvre s'inscrit dans un temps long. L'expérience artistique commence dès le moment où il faut prendre la route. Une fois ici, on prend le temps. Il faut s'habituer à la pénombre. La lumière rose qui émane de la fresque change au fil des heures. Dans cet écran, il y a un son particulier. L'art est un voyage initiatique. On dépose quelque chose de très intime à l'intérieur de la chapelle. Le cycle va du jour à la nuit. On ressort du côté du mur, où la chouette vous guette. Les grands chiens blancs, je les ai rajoutés. Un clin d'œil aux deux propriétaires. ■  
PROPOS RECUEILLIS PAR B. DE R.

## Festival de Montpellier : un succès crescendo

**CLASSIQUE** En misant sur des recrues de haut vol et un répertoire en voie de raréfaction, l'événement se fait une place au soleil.

CHRISTIAN MERLIN

Il ne faut plus dire « Festival de Radio France et Montpellier Languedoc-Roussillon », mais « Festival Radio France Occitanie Montpellier ». Histoire de tenir compte du passage aux grandes régions : de fait, le festival de musique le plus éclectique du pays a rayonné cette année jusqu'à Toulouse, Marcia ou Tarbes, totalisant 160 manifestations, dont 90 % gratuites, dans 56 communes et 65 lieux. Avec la force de frappe de Radio France, dont les antennes permettent de donner aux artistes un rayonnement inespéré. De-

puis 1985, année de sa création, le festival reste marqué par la figure de son fondateur, René Koering, qui en a fait un laboratoire permettant de découvrir des répertoires rares. L'actuel directeur, Jean-Pierre Rousseau, préfère axer la programmation autour d'un thème fédérateur : ainsi, l'édition 2017 tournait autour de l'année 1917 et de la notion de révolution. D'où la forte dominante russe des concerts auxquels nous avons assisté, permettant de réaffirmer certains fondements du festival.

Le clou aura été la résurrection d'un opéra oublié, l'étonnant *Siberia*, d'Umberto Giordano, créé en 1903. Étrange objet que cet opéra italien sur un sujet

russe, où une jeune femme quitte les ors de Saint-Petersbourg pour la Sibérie afin de partager le sort de son amant condamné au bûche. Très puccinienne, la musique est typique de la nouvelle école italienne des années 1900, tout à la fois lyrique et moderne, témoignant d'une grande science du théâtre et des enchaînements. Sans parler d'une orchestration élogieuse. Mais l'œuvre est-elle viable scéniquement ? La construction bancale du livret présente de sérieux obstacles ! Mais la version de concert a permis de se rapprocher de la transcendance de la soprano Sonya Yoncheva, voix aussi longue que large, incroyablement riche et voluptueuse,

et à la direction formidablement ciselée de Domingo Hindoyan.

#### Des orchestres régionaux

Montpellier, c'est aussi l'occasion de retrouver les formations de la radio, en l'occurrence un Orchestre national en grande forme sous la direction souple et vif-argend d'Emmanuel Krivine, avec qui la lune de miel semble se poursuivre. C'est la possibilité de suivre des orchestres régionaux que l'on ne peut pas toujours entendre à domicile : ainsi de l'Orchestre national de Lille, pour la première fois sous la baguette de son nouveau directeur musical Alexandre Bloch, qui doit faire entendre sa voix

après quarante ans de mandat de Jean-Claude Casadesu. Un orchestre dont le niveau a monté ces dernières années grâce à de bonnes recrues, et un chef qui ne manque ni de présence ni d'énergie mais semble plus à l'aise dans la puissance que dans la finesse, au risque de noyer l'excellent pianiste Simon Trpceski sous un flot de décibels dans le 3<sup>e</sup> Concerto de Prokofiev. Un peu plus de nuances, c'est aussi ce que l'on aurait apprécié de Boris Berezovsky, qui a fait de son récital de piano une pure démonstration de force, assez fatigante à la longue. Tout le contraire de son collègue Lukas Geniussas, 27 ans, dont on retiendra l'intelligence et la subtilité du jeu. ■